1.

Albertine va donc sortir ce soir. Albertine m'a aussi remercié de l'aimer. Qu'est-ce qui n'allait pas chez elle ? Depuis quand remerciait-on quelqu'un de nous aimer ?

Ou alors m'avait-elle remercié de lui avoir souhaité une bonne soirée et tout simplement enjambé ma déclaration d'amour ? Oui, ce devait être ça, en fait. Pas de quoi se sentir guilleret : elle se moquait totalement de mon « je t'aime ». Je repensai au mot de M. de Rênal : « Voilà ce que c'est que les femmes, il y a toujours quelque chose de dérangé à ces machines compliquées. »

J'avais là matière à réflexion, pourtant autre chose me préoccupait : comment classer les groupes dont les membres n'avaient pas tous la même région d'origine ? Je m'étais focalisé sur les leaders jusqu'à présent, mais n'était-ce pas un peu réducteur ? Freddie Mercury était né à Stone Town (protectorat de Zanzibar) et Brian May à Hampton Hill (Angleterre). Lequel était le leader de Queen ? Je n'avais pas suffisamment avancé dans mon classement pour m'attaquer au cas

de Queen, mais le moment venu, cette question resterait sans réponse. Tout le monde ne pouvait pas être né à Liverpool ! Il allait falloir que je revoie mes critères. Encore un renoncement.

L'après-midi passa plus difficilement que la matinée. Pourquoi Albertine était-elle autant en colère ? On était d'accord sur mon projet de rachat de ce magasin et elle m'avait accordé un an pour faire mes preuves. Un an ? OK, j'avais largement dépassé la date d'expiration. Je sentais que je pouvais y arriver, il fallait me laisser encore un peu de temps. Apparemment, Albertine n'était pas de cet avis. Mais ce n'est quand même pas si important, l'argent ! ? L'argent, ça ne fait pas tout dans un couple ; il y a les sentiments, les discussions, tout, quoi. Je restai dubitatif.

Je tirai le rideau vers dix-neuf heures avec la ferme intention de travailler à la biographie de Paul McCartney que je m'étais promis d'écrire et dont je repoussais sans cesse l'échéance. Albertine ne devrait pas se mettre dans un tel état, les projets ne manquaient pas : ma boutique ; la bio de Paul et... c'est tout ! Je jetai un coup d'œil aux nombreux cartons de documentation que j'avais accumulés au fil des mois, j'embarquai finalement quelques coupures de presse, autant commencer tout doucement, pas la peine de se mettre la pression. Pas mécontent de moi, je pris le chemin du retour au bercail, sans faire les courses, comme

d'habitude. J'aurais pourtant été bien inspiré, mais on ne se refaisait pas. Plus d'argent, de toute façon.

Je filai dans la cuisine explorer le contenu du réfrigérateur. Le tour du propriétaire fut vite fait. Un petit reste de carottes râpées seul dans son coin, deux yaourts au lait de brebis nature – j'adorais ceux à la fraise et au bon vieux lait de vache, dommage –, du céleri flétri, l'inévitable tofu – trop mou – et un jus de légumes mélangés. Quelques graines par-ci par-là, *le repas idéal pour un piou-piou*, pensai-je. De quoi nourrir une femme – Albertine –, pas de quoi nourrir un homme.

Je me rappelai soudain le paquet de spaghettis à la farine non complète qu'Albertine m'avait acheté la veille, le balançant sans ménagement sur la table de la cuisine, sa façon de me dire *comment peut-on avaler un truc pareil*. Bonne pâte, ces adorables spaghettis n'avaient pas mérité un tel traitement. Il me revenait de prendre soin d'eux.

Vingt heures. Réconforté par le doux remous provoqué par les bulles qui dansaient joyeusement dans la casserole, je tentai de m'intéresser au cas de Paul McCartney. Le véritable *King of Pop*. La couronne lui avait été traîtreusement subtilisée, selon moi, par l'homme au masque à refaire, comme j'aimais l'appeler. Je reconnaissais certes trois bons albums à feu Michael J. – dont l'un nettement meilleur que les autres –, alors que Paul... nom de Dieu, Paul ! On pouvait feuilleter l'album de sa carrière dans tous les sens,

il n'y avait rien à jeter. À part, peut-être, « Ob-La-Di, Ob-La-Da ». Une exception qui me chiffonnait au regard d'un parcours par ailleurs sans faute, aussi m'étais-je imposé d'écouter ledit titre quotidiennement. Je dois admettre qu'à ce rythme-là, je le digérais de mieux en mieux. J'observais de moins en moins de signes d'intolérance. Je l'aimais même, avec la tendresse que l'on éprouve à l'égard d'un enfant disgracieux.

Plein d'allant, j'attrapai une première coupure de presse à la gloire de Paul, la parcourus, puis une seconde... Mais, malgré toute ma bonne volonté, je n'arrivai pas à me concentrer. Je m'installai finalement avec ma copieuse plâtrée devant la première chaîne d'information continue sur laquelle je tombai. Allais-je venir à bout des cinq cents grammes de sucres lents étalés dans mon assiette sans le moindre assaisonnement ? Je me mis en quête d'une sauce quelconque pour ne pas étouffer le chrétien. Je n'accordai pas un seul regard au réfrigérateur, cet ingrat, et ouvris un à un nos trois placards. Je réprimai un « hurra ! » à la vue du pot de pesto, qui avait dû échapper à la vigilance d'Albertine. J'étais délicatement le nectar vert sur mes spaghettis, qui avaient eu le temps de refroidir. Je mélangeai le tout, achevant de faire chuter la température. J'avalai une première bouchée. Mangeable. Enfin, pour moi, Albertine n'y aurait pas touché.

Je zappai d'une chaîne d'information continue à l'autre. Mêmes têtes, mêmes débats, mêmes sourires,

mêmes postures. Les seuls moments distrayants se résumaient aux erreurs de présentation des invités. Un corpulent expert, les joues couperosées, s'appela ainsi Marianne F. le temps que l'équipe en régie s'aperçoive qu'elle avait mal fait son boulot. Je coupai le son et observai ce ballet à contretemps qui évoquait un monde dans lequel, de toute façon, on ne vivait pas. Ils étaient tous partis à la recherche des milliards perdus – des milliards ! –, taillant les déficits à coups de serpe. Bon, même sans le son, ça ne m'amusa pas.

Vingt-deux heures. J'étais maintenant planté devant un documentaire animalier. Quelle sauvagerie ! Rien ne nous était épargné. Les gros mangeaient les petits qui avalaient encore plus petits qu'eux quand les gros ne leur avaient pas mis la patte dessus. Un bain de sang. Je tins bon car je n'avais rien trouvé de mieux.

Vingt-trois heures. Je m'appuyai sur le garde-fou de la fenêtre du séjour pour tenter d'apercevoir le métro aérien – autant en profiter, Albertine n'était pas là. Je comptai les minutes entre chaque rame à l'aide du chronomètre de mon portable pour être le plus précis possible. À peu près cinq minutes. Cinq minutes ?! Oui, en y réfléchissant, à cette heure-ci, un tel écart paraissait acceptable. J'enchaînai une dizaine de passages d'affilée. Je regardai l'heure : bientôt minuit. Albertine n'était toujours pas de retour. La pièce de théâtre débutait à vingt heures, durait, disons, deux heures, il ne lui fallait tout de même pas deux heures

de plus pour dîner avec Emma... Avaient-elles tant de choses à se raconter ? Peut-être Albertine s'épanchait-elle sur nos déboires ? J'appelai son mobile, une première fois, puis une vingtaine de fois. Elle n'aimait pas ça, mais moi non plus je n'aimais pas la situation. Rien. L'appareil sonnait dans le vide, pas moyen de lui laisser un message.

J'éteignis le téléviseur. Je me brossai les dents méthodiquement, en prenant mon temps, dans l'espoir d'entendre Albertine rentrer. Après huit minutes de brossage, mes gencives n'en pouvaient plus. J'arrêtai le massacre et filai au lit, mais pas avant d'avoir lancé une trentaine d'appels, en vain.

Depuis combien de temps n'avais-je pas dormi seul ? Si j'excluais les quelques déplacements professionnels d'Albertine, je n'avais connu aucune nuit solitaire. Et encore moins après s'être accrochés si durement. Son corps me manquait. Notre vie diurne était devenue chaotique ; notre complicité nocturne, elle, était restée intacte. Un peu moins ces derniers temps, mais ça ne comptait pas vraiment, on ne jugeait pas un couple sur quelques mois. Je ne pleurais pas, mais le cœur n'y était pas. Le simple contact de sa peau suffisait à faire baisser ma tension, m'apaisait. Une chose que je ne m'étais jamais expliqué.

Tout n'avait pas été toujours aussi compliqué entre nous. Que s'était-il passé ? Quand avions-nous perdu

le fil de notre conversation amoureuse ? Quand nous étions-nous égarés ?

Notre rencontre, je m'en souvenais parfaitement. À une folle soirée *seventies* – le mal coulait déjà dans mes veines ! – que j'avais organisée dans l'immense maison que nous louions à plusieurs étudiants avec l'argent de nos parents. Oui, moi aussi je m'étais bien sagement assis sur les très inconfortables bancs des facultés de droit.

J'avais Albertine *en ligne de mire* depuis quelque temps. L'expression est trop faible, elle *m'obsédait*. Tout me plaisait chez elle. Elle m'impressionnait, me tétanisait, m'électrisait tout à la fois. Elle m'attirait. Je la voulais absolument à cette soirée.

En y repensant, ma gorge se serra. Je m'interdis de faire remonter le moindre souvenir supplémentaire. Trop dur. Je regardai une nouvelle fois l'heure : deux heures du matin.

Je renonçai à l'appeler et m'endormis au bout de quelques minutes. Pas pour très longtemps. Il devait être trois heures quand je me réveillai une première fois : personne. Je replongeai pour deux petites heures dans un sommeil agité. Sept, huit, neuf heures : la maison restait désespérément déserte. Je n'osais plus appeler Albertine, je me rabattis donc sur le cabinet d'avocats où elle se faisait un point d'honneur d'arriver toujours à l'heure. Je tâchai de dissimuler la panique qui commençait à s'emparer de moi. Le ton enjoué de l'assistante me tapa sur les nerfs,

elle ne pouvait rien me dire de plus, oui, elle aussi était étonnée de ne pas avoir encore vu Albertine, si ponctuelle, si apprêtée, si soignée chaque jour de la semaine. Cette fois, ce fut mon cœur qui se serra. Je la voyais comme si elle était là, devant moi. La panique grimpa d'un cran.

C'est à ce moment-là que je me décidai à prendre contact avec mon vieil ami Albin. En espérant ne pas mal tomber. Le Tout-Paris défilait dans son lit, on ne savait donc jamais si on allait le déranger en pleins ébats. Je compris à sa voix que ce n'était pas le cas ce matin. Sa respiration était régulière.

Il n'y avait qu'à lui que je puisse me confier. Il me connaissait depuis que j'étais en âge de faire des conneries, ce qui ne datait pas d'hier. À seize ans, il m'avait sauvé d'une fugue mal préparée ; plus tard, il m'avait arraché des geôles du commissariat central du VI^e arrondissement, après une soirée trop arrosée qui avait tourné au vinaigre. Il m'avait régulièrement mis en garde lorsque mon chemin croisait celui d'une plante vénéneuse. Je n'en tenais jamais compte bien sûr et les choses se terminaient mal, évidemment : moi en pleurs, lui consolateur, déjà. Albin était une gueule d'ange à qui rien de sérieux n'arrivait, il semblait à l'abri de toutes les vacheries de la vie. Comment s'y prenait-il pour que le ciel ne lui tombe jamais sur la tête ? Son petit air *que-puis-je-faire-pour-vous-aider* devait y être pour quelque chose. Son physique à la Ryan Gosling aussi.

— Que se passe-t-il ? me demanda-t-il

— Albertine a disparu, soufflai-je.

Je pleurais, je ruisselais même.

— Albertine ? Disparue ? Ne bouge pas, je saute dans ma Porsche.

Ma Porsche ? Fini la Ferrari ? Je ne lui posai pas la question – sa réponse ne m'intéressait pas, de toute façon.